

FRANCE.

PARIS, 8 juin.

[...]

– On lit dans le *Moniteur* : « Une très bonne traduction de l'ouvrage de M. de Chateaubriand, sur Buonaparte et les Bourbons, vient de paroître à Berlin ; il en a déjà paru deux autres dans l'Allemagne méridionale. » Cet écrit, dont l'influence a été si grande et si heureuse en France, a obtenu en Angleterre la même faveur qu'en Allemagne. Chose remarquable : les grands ouvrages de M. de Chateaubriand, traduits aussi dans toutes les langues des peuples civilisés, sont enlevés avec autant de rapidité que les brochures les plus favorisées par les circonstances ; et sa dernière brochure, à la vente de laquelle les presses françaises peuvent à peine suffire, a obtenu en Europe ce succès d'estime, ce tribut d'admiration générale réservé jusqu'ici aux grandes compositions.

VARIETES.

*Le Tyran, les Alliés et le Roi* ; par M. le Marquis de Coriolis d'Espinouse. (1)

Après vingt-cinq ans de périls affreux et continus, d'horrible misère, de haine vigoureuse et nécessaire autant que légitime, les sujets fidèles du Roi ont trouvé le terme et le prix de leurs douloureux efforts : le trône de France est relevé. Que leur cœur, aussi bien que leurs bras, se repose donc maintenant : tout ressentiment des injures et des maux passés est désormais inutile. Peut-être même le service du Roi veut qu'on se hâte de tout oublier. Ceux dont l'émotion, devenue plus vive dans ces derniers momens, où il s'agissoit d'un dernier effort, exige quelques jours encore pour se calmer, sentent qu'ils ont besoin d'excuse. « J'aurois voulu, dit M. le marquis de Coriolis d'Espinouse, en parlant de l'opuscule que nous annonçons, j'aurois voulu publier plus tôt cet écrit ; mais ceux qui veulent que tout soit dit sur Buonaparte un mois après sa chute, prouvent très bien qu'il y a encore quelque chose à dire. On ne peut pas, en conscience, traiter une tyrannie de douze ans comme une pièce de théâtre, dont il ne doit plus être question quand elle est tombée. A ce compte-là, et sans comparer les petites choses aux grandes, Tacite et Suétone auroient fort mal employé leur temps.

Aucun ressentiment ne m'anime contre Buonaparte : je le hais comme le désolateur de la France et de l'Europe, et comme le plus profond corrupteur qui fût jamais. J'ai tâché de persuader ceux qui peuvent rester à persuader. J'ai voulu payer mon tribut [de] haine au tyran, d'amour à mon Roi, et de reconnaissance aux alliés : voilà tout. De plus éloquens que moi m'ont laissé peu de bien à faire, si je peux faire quelque bien. »

Après cette courte apologie, l'auteur établit, par une foule de raisons tirées de la conduite, du caractère personnel, des circonstances de la naissance, surtout de la nature et de la multitude des fautes de l'usurpateur, que l'usurpation ne pouvoit subsister. Et comme ces raisons, que ce n'est pas ici le lieu de développer, sont en général plausibles, il s'étonne comment des signes si manifestes de destruction échappoient à la vue de tant de personnages les mieux instruits du fond de toutes ces choses, et d'ailleurs gens d'esprit « fort instruits de l'histoire, de la géographie, de la tactique et de la science des cabinets. »

Ces gens si bien instruits des affaires du monde, n'étoient point, surtout depuis l'échauffourée de Moscou, sans voir que l'œuvre de la révolution menaçoit ruine et pourroit même ne pas durer aussi long-temps qu'eux. Mais enfin, ce malheur n'étoit pas encore certain ; la France est douée d'une grande force naturelle, et sa douloureuse agonie pouvoit se prolonger vingt-cinq à trente ans au-delà du temps qui suffisoit à la plupart d'entr'eux ; et cependant, avoir douté de la fortune de Buonaparte, seroit un titre de disgrâce ; il y alloit de la perte des places et

---

(1) Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. 80 c. par la poste.  
A Paris, chez le Normant, libraire, rue de Seine, n°. 8.

émolumens. Au lieu qu'il n'y avoit presque aucun risque à exalter, jusqu'au dernier moment, la sagesse et le génie de l'usurpateur, à maudire le monarque légitime, à prodiguer au parti contraire les dédains, les menaces et l'injure ; le Roi avoit déjà promis un pardon sans réserve, et l'on comptoit bien que son cœur magnanime accorderoit au-delà de sa promesse. De là vient aussi qu'il ne s'est trouvé près de Buonaparte personne pour l'arrêter au bord de l'abîme dont tout le monde, excepté lui peut-être, apercevoit plus ou moins bien la profondeur. Mais on n'ignoroit pas non plus que tout conseil raisonnable, qui, en contrariant sa passion de combattre et de se venger, l'auroit pu sauver, eût, même dans ce cas, entraîné la disgrâce de celui qui l'auroit donné. Cependant le pis qui pouvoit arriver de sa perte équivaldroit, au plus, à l'effet de cette disgrâce : tout compte fait donc, il étoit sage de se taire et de laisser aller. Quelques uns même, joueurs plus hardis que les autres, avoient calculé qu'on pouvoit, vu le grand accroissement de faveur qui en reviendrait en cas de succès, courir la chance d'abonder dans son sens, de flatter et de défendre ses idées favorites, d'aller au-devant des objections, d'aplanir les difficultés de l'exécution, d'en prendre sur soi l'odieux, de préparer enfin au maître la voie périlleuse vers laquelle son penchant l'entraînoit, et où la fortune pouvoit, après tout, se rencontrer pour lui et ses dévoués. Le sort en a décidé autrement ; mais pour cela il ne faut pas s'imaginer que dans cette grande partie qui se jouoit depuis vingt-cinq ans, et qui vient enfin de finir, les perdans aient été des dupes.

M. de Coriolis met ensuite en balance les maux de l'anarchie républicaine et ceux du despotisme de l'usurpateur du trône de France. Déjà ce parallèle venoit d'être fait avec une grande abondance de verve et de nobles sentimens par MM. de Chateaubriand et Benjamin de Constant. M. de Coriolis suit, sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'opinion de ces deux écrivains, les premiers, je pense, qui ont élevé la voix en faveur de la restauration : il pense « que les républicains ont mis la France moins en péril de mort. Que d'illustres vertus au milieu des illustres crimes, s'écrie-t-il ! que d'âmes généreuses abusées par des illusions trop punies, qui s'élançoient vers un avenir inconnu ! que de jeunes passagers qui s'embarquoient sur cette mer terrible des révolutions, sur la foi de l'étoile trompeuse de la liberté ! Eh ! les hommes même, enivrés de ce vin des factions qui fait des furieux, n'ont-ils pas un faux air de grandeur qui étonne ? Dans une république, personne n'est coupable tout seul ; les crimes y sont tellement en commun, que les belles âmes peuvent être séduites par des vertus d'apparence, et rejeter les excès qui les déshonorent sur une certaine contagion des temps, sur des hommes indignes de la cause qu'ils servent. Mais ici, quel prétexte à ces illusions ? tout ne venoit-il pas d'un seul ? tout ne se rapportoit-il pas à un seul ? Certes, s'il falloit choisir entre les Gracques et les Macrons, qui choisiroit les derniers, et que de Macrons accuseroient encore les Gracques ! Enfin, dans la république il y avoit l'émigration et la Vendée. Sous l'empereur, on restoit et on se taisoit. Dans la république, s'il y avoit des Marat, il y avoit des Charlotte Corday ; s'il y avoit des villes muettes, il y avoit des villes révoltées. Sous l'empereur, quelle révolte a éclaté ? quel poignard l'a blessé ? Et nos armées reculoient-elles donc devant l'ennemi avant le grand empereur ? Et les frontières du Rhin, qui les a conquises ? et qui les a perdues ? Et la Hollande, qui l'avoit conquise ? et qui l'a perdue ? Les temps qui l'ont précédé n'étoient donc pas sans gloire ; mais il falloit que toute gloire vînt de l'empereur. »

Sur ce qui concerne les alliés, je ne citerai que cette prédiction et ces vœux actuellement accomplis : « Votre triomphe sera pur jusqu'au bout. Comme vous êtes sortis magnanimes de l'épreuve de la conquête, vous sortirez magnanimes de

l'épreuve non moins délicate des intérêts et des compensations. Vous serez toujours trouvés aussi grands que les choses que vous êtes destinés à accomplir. Ce que la politique conseilleroit à d'autres, vos nobles cœurs vous le prescriront, et la politique des grandes âmes n'est pas la moins prévoyante. Vous avez promis à la France qu'elle resteroit *grande et forte*, et vous acquitterez cette parole engagée à un peuple moins vaincu par vos armes que par vos promesses. Les bénédictions de ce peuple accompagneront votre départ comme elles ont accompagné votre entrée. »

Ces sentimens sont ceux de toute cette partie saine de la nation française, dont les princes alliés ont daigné consulter le vœu et rechercher l'estime. Mais, disent quelques esprits chagrins d'ailleurs, il y avoit nécessité d'en user ainsi ; la France pouvoit être envahie, mais conquise, jamais ! Les rois de l'Europe réunis y eussent vainement épuisé leurs trésors et le sang de leurs peuples. Comme un corps sain et vigoureux on l'eût vue immanquablement après quelque temps de tourmente et de douleur, absorber, ou rejeter d'elle-même au-dehors, par quelque crise salutaire, ces substances étrangères et morbifiques, puis reprendre sa force première ; on ne pouvoit sans péril et sans effusion de sang l'occuper en ennemi seulement quelques mois : et quelle gloire quel profit seroit-il de ce triomphe passager, de ce hardi dessein avorté ? Ce qu'on fait les rois alliés, n'est-il point ce qu'il y avoit, pour eux-mêmes, de plus utile ? Sans contredit ; et pour les y déterminer il n'a fallu à chacun d'eux qu'un esprit juste, une âme compatissante, un cœur droit, magnanime, supérieur aux séductions d'une ambition vulgaire, et à l'éclat d'une gloire éphémère.

Mais sont-ce là des choses elles-mêmes si communes qu'on ne les puisse admirer ? Toutes ces considérations qui ont dû, en effet, préserver la France, n'avoient-elles pas milité, à raison pour le moins égale, en faveur de la patrie des Espagnols ? et pourtant elles n'ont eu nul accès sur l'esprit ni le cœur de cet homme qu'on appelloit sage et grand.

Il est superflu, sans doute, de remarquer que la troisième partie de l'ouvrage de M. le marquis de Coriolis, qui traite de nos rois, ne le cède aux deux autres ni par l'élévation et la chaleur de style, ni par l'effusion de cœur, si l'on peut dire ainsi ; et ce que j'ai déjà cité de cet écrit suffit bien, je pense, pour donner une juste idée de l'heureux talent, et des nobles sentimens de l'auteur.

M. B.

## VARIETES.

On se rappelle avec quelle pompe et quel éclat la Fête-Dieu, une des principales du culte catholique, étoit autrefois célébrée ; mais ces souvenirs brillans étoient devenus de tristes regrets : les âmes pieuses et fidèles éprouvoient parmi nous quelque chose de ce qu'avoient éprouvé, sur les bords de l'Euphrate, les tribus captives : elles se retraçoient avec une douleur secrète la grâce et la majesté de nos solennités religieuses ; et, quand le printemps ramenoit la Fête-Dieu, l'abolition des magnificences extérieures de cette fête antique sembloient rendre moins touchante pour elles, celle de la nature ; les imaginations profanes étoient frappées elles-mêmes du spectacle de ces processions triomphales dont le saint luxe éclatoit et se déployoit chaque année dans l'enceinte des villes, et dans toute l'étendue des campagnes : on en trouve dans les Œuvres du philosophe Diderot une très vive et très éloquente peinture ; c'est que tous les hommes dont le goût n'est pas éteint, et dont le cœur est demeuré sensible, quelles que soient les erreurs de leur esprit, cèdent en dépit d'eux-mêmes, à l'empire de ce qui, par essence, est véritablement grand et beau. Le culte catholique a l'avantage particulier d'intéresser l'imagination et de parler aux yeux, en même temps qu'il parle au cœur. Cet avantage a été supérieurement développé dans un livre célèbre, dont nous devons bénir l'influence heureuse : le *Génie du Christianisme* a suppléé, pour ainsi dire, aux pompes que la religion avoit perdues, par les images qu'il en présente et qu'il en conserve ; c'est dans cet ouvrage qu'un rare et beau talent nous l'offroit toujours environnée de toutes ses magnificences, quand ses splendeurs étoient éclipsées. Voici la description que M. de Chateaubriand a tracée de la Fête-Dieu :

### LA FETE-DIEU

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme : on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré ; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir, en apparence innocent ; le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvemens égaux d'une âme que règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur ?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du Monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paroître d'abord des corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des

reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre !

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie... Le clergé séculier vient après ; quelquefois des prélats revêtus de la pourpre romaine, prolongent la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparait seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais, à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant, des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites en tuniques blanches balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instrumens se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers, dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie ; on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissans.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable, dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté. Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocens et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfans le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitans dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts, pour l'homme qui tombe comme la feuille des bois.

(*Extrait du Génie du Christianisme, par F. A. de Chateaubriand* (1), tome 4 de l'édition in-8°.)

---

(1) Cinq vol. in-8°. fig. Prix : 30 fr.

A Paris, chez le Normant, libraire, rue de Seine, n°. 8, près le pont des Arts.